

## **Frantz Fanon**

### **Auteur et acteur de la décolonisation : Une pensée moderne et actuelle**

Sans doute n'est-il pas inutile, pour mettre en commun une base, de commencer cette rencontre par un rappel concis de ce que fut la vie de cet intellectuel exceptionnel que fut Frantz Fanon. Le récit d'une vie, de ses étapes et réalisations – et, dans ce cas, en trente six années, ce qui est bien court –, est porteuse de nombreux enseignements dès lors qu'on dimensionne les faits recueillis par une mise en contexte éclairante.

Frantz Fanon est né le 20 juillet 1925 à Fort-de-France (Martinique), troisième enfant d'une famille qui en comptera huit, famille de la petite bourgeoisie sans moyens excessifs mais sans misère par rapport au niveau socio-économique d'autres Martiniquais. La Martinique est alors une des colonies des Antilles françaises, son statut de Département d'outre-mer date de 1946.

Il fait ses études secondaires au lycée Schoelcher où Aimé Césaire devient, par le biais de son frère Joby, son professeur de français. En 1943, comme d'autres jeunes Martiniquais, Frantz part en dissidence, par l'île voisine de la Dominique, pour rejoindre les Forces Françaises libres : il arrive au Maroc, puis en Algérie et enfin débarque à Toulon. Il est blessé en traversant le Rhin. Cette participation marque la fin de ses illusions quant à la « Mère Patrie ». Après sa démobilisation et sa réussite au baccalauréat en Martinique, il s'inscrit en médecine à Lyon. Il obtient un diplôme de médecine légale et de pathologie tropicale, se spécialise en psychiatrie et passe une licence de psychologie. Il suit parallèlement des cours de philosophie et de Lettres. Il se marie en 1952 et édite aux éditions du Seuil son premier essai, *Peau noire, masques blancs*. Il choisit d'aller à Saint-Alban comme interne dans le service du D<sup>r</sup>. Tosquelles, républicain espagnol exilé, car il sait qu'on y expérimente des méthodes nouvelles en psychiatrie. Il présente le concours du médicament des hôpitaux psychiatriques. L'ayant obtenu, il fait une demande pour un poste en Afrique (Sénégal et Algérie). C'est dans ce pays qu'il est nommé, en novembre 1953, médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville : il y transforme la vie des malades et prend la mesure des profonds traumatismes qu'engendre le régime colonial. Il sollicite le chanteur

chaâbi, Abderrahmane Aziz, pour collaborer avec lui auprès des malades. Il a très vite des contacts avec des militants nationalistes de la base. Dès 1954, il héberge, cache des militants, des responsables de la Wilaya IV. En juillet 1956, il envoie une lettre de démission à Robert Lacoste, ministre résident en Algérie. Il est expulsé d'Algérie. Les contacts sont pris avec la direction de la résistance algérienne ; il rejoint Tunis, s'engageant totalement dans ce combat qu'il fait sien, en tant qu'Algérien, choisissant l'Algérie comme patrie. Tout en continuant à exercer son métier de psychiatre, central dans sa pratique et dans ses écrits, il travaille au département Information à Tunis avec Abane Ramdane, Redha Malek, Pierre Chaulet et d'autres. Il fait de brefs séjours au Maroc. Il est membre de la rédaction d'*El Moudjahid*. En 1959, il publie chez Maspero à Paris, *L'An V de la Révolution algérienne (Sociologie d'une révolution)*. En janvier 1960, le GPRA le nomme représentant à Accra : il effectuera différentes missions en Afrique. En décembre 1960, il se voit atteint d'une leucémie mais ne ralentit pas pour autant ses activités. Il meurt le 6 décembre 1961 aux Etats-Unis. Selon son vœu, son corps est ramené à Tunis et enterré en terre algérienne. De février à mai, il a écrit *Les Damnés de la terre* qui paraissent, à Paris, juste avant sa mort, avec une préface de Jean-Paul Sartre. L'essai, interdit en France dès sa parution, aura une fortune considérable à travers le monde. Après sa mort, François Maspero, aidé de Josie Fanon et d'autres proches, rassemble des textes publiés dans des revues et dans *El Moudjahid* ou des textes inédits dans *Pour la révolution africaine* (Maspero, 1964). Déployons maintenant les informations synthétisées pour illustrer le thème de cette conférence.

### **Auteur et acteur de la décolonisation –**

On peut être frappé lorsqu'on lit, dans l'ordre de leur écriture, les trois essais de Fanon et les articles du recueil posthume, d'une transformation dans les préoccupations de Fanon du racisme et de l'aliénation à l'anticolonialisme et à la libération des peuples colonisés.

Dans le premier essai, l'anticolonialisme va de soi, si l'on peut dire : dès l'ouverture, Fanon se place dans la brèche ouverte par Aimé Césaire et son *Discours sur le colonialisme*. Discours qui a, lui-même, une histoire puisque c'est d'abord une revue de droite qui demande à Césaire, membre du PC et rapporteur de la loi sur la départementalisation des Antilles, son point de vue sur la colonisation, espérant un point de vue favorable. Césaire accepte, demandant toutefois d'avoir carte blanche. Le texte sera repris et amplifié en

brochure et éditée une première fois par une petite maison d'édition, proche du PCF, Réclame, le 7 juin 1950 ; puis une seconde fois par les éditions Présence Africaine, dans la version que nous connaissons aujourd'hui, en 1955 (Cf. Alain Ruscio). Fanon, manifestement, a lu le *Discours*, dès sa première mouture. Brèche ouverte car si Césaire démonte frontalement le colonialisme, Fanon prend en quelque sorte la suite, en étudiant les conséquences de cette déshumanisation de l'être humain dont l'esclavage et la colonisation ont été les acteurs essentiels. Fanon avait songé à soutenir ce travail comme sa thèse de médecine – ce qu'il ne peut réaliser (cf. Joby Fanon) – et il est dans la perspective d'un regard incisif et critique sur les effets psychologiques et traumatiques d'une infériorisation de l'être humain. Ouverture et conclusion en sont éloquentes :

« Cependant, en toute sérénité, je pense qu'il serait bon que certaines choses soient dites (...)

Pourquoi écrire cet ouvrage ? Personne ne m'en a prié.

Surtout pas ceux à qui il s'adresse.

Alors ? Alors, calmement, je réponds qu'il y a trop d'imbéciles sur cette terre. Et puisque je le dis, il s'agit de le prouver.

Vers un nouvel humanisme...

La compréhension des hommes...

Nos frères de couleur...

Je crois en toi, Homme...

Le préjugé de race...

Comprendre et aimer... »

Cette série de propositions en suspens est immédiatement suivie d'une mise au point méthodologique : le Noir et le Blanc n'existent pas. Ils sont des constructions masquant une commune humanité qu'on veut cliver pour mieux dominer par l'inculcation patiente et constante du complexe d'infériorité et du complexe de supériorité qui permettent la pérennisation de la domination.

Après une démonstration en plusieurs chapitres, on aboutit à cette magnifique conclusion :

« Il ne faut pas essayer de fixer l'homme, puisque son destin est d'être lâché.

La densité de l'Histoire ne détermine aucun de mes actes.

Je suis mon propre fondement.

Et c'est en dépassant la donnée historique, instrumentale, que j'introduis le cycle de ma liberté.

Le malheur de l'homme de couleur est d'avoir été esclavagisé.

Le malheur et l'inhumanité du Blanc sont d'avoir tué l'homme quelque part.

Sont encore aujourd'hui, d'organiser rationnellement cette déshumanisation (...)

Moi, l'homme de couleur, je ne veux qu'une chose :

Que jamais l'instrument ne domine l'homme. Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme. C'est-à-dire de moi par un autre. Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme, où qu'il se trouve.

Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc.

Tous deux ont à s'écarter des voies inhumaines qui furent celles de leurs ancêtres respectifs afin que naisse une authentique communication. Avant de s'engager dans la voie positive, il y a pour la liberté un effort de désaliénation (...) »

J'interromps cette citation sur le mot clef de *Peau noire masques blancs*, « désaliénation », le titre voulu par Fanon était *Essai sur la désaliénation du noir*. Toute la démonstration de ce premier essai est vectorisée par ce que Fanon vit et ce dans quoi il s'est engagé en tant que psychiatre. On sait qu'il a choisi d'aller à Saint-Alban comme interne dans le service du D<sup>r</sup>. Tosquelles, républicain espagnol exilé, réfugié catalan antifranquiste, car il sait qu'on y expérimente des méthodes nouvelles en psychiatrie. Tosquelles développe alors des pratiques à contre-courant de la psychiatrie française. Pour lui, comme pour Fanon dès cette époque, il faut avant toute chose désaliéner l'institution psychiatrique : un vivre-ensemble est possible au sein de l'établissement entre soignants et patients à qui on rend leur dignité ; surtout, il s'agit d'intégrer la réflexion sur la folie à une interrogation sur l'aliénation sociale et culturelle – l'histoire singulière d'un individu étant liée au contexte historique dans lequel il évolue. Ce jeu d'échelles entre psychisme individuel et contexte global est essentiel dans ce premier ouvrage de 1952 : « désaliéner » l'homme noir, étant bien entendu qu'une simple analyse psychologique ne saurait suffire : « la véritable désaliénation du Noir implique une prise de conscience abrupte des réalités économiques et sociales. » Mais cet aspect plus directement politique, économique et social ne figure pas dans les chapitres de l'ouvrage.

Or, à ces réalités, F. Fanon va être brusquement confronté en arrivant dans la colonie de peuplement algérienne et dans le milieu psychiatrique de l'époque, particulièrement rétrograde et raciste. Les trois années qu'il y passe sont riches en réadaptation des connaissances acquises en France, en découverte d'une réalité méconnue qu'il met toutes ses forces et son intelligence à « apprendre » véritablement – car comment être psychiatre si l'on ne connaît pas le milieu des patients que l'on soigne ? – sans jamais se tromper de solidarité, ce qui n'allait pas du tout de soi (Cf. Fanon à Blida, chapitre éclairant et qui fourmille d'informations du portrait d'Alice Cherki). F. Fanon franchit une étape décisive qui fait de lui un des grands penseurs de la décolonisation, de l'anticolonialisme et de l'impérialisme : la prise en compte d'une réalité historique concrète, parvenue à son point de rupture, celle des Algériens entrant en résistance contre le colonialisme français, installé dans le pays depuis 1830 et qui n'acceptera de déposer les armes qu'après une guerre et une répression particulièrement violentes et intransigeantes.

« Le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique. On fait allusion aux mouvements de reptation du Jaune, aux émanations de la ville indigène, aux

hordes, à la puanteur, aux pullulements, aux grouillements, aux gesticulations. Le colon, quand il veut bien décrire et trouver le mot juste, se réfère constamment au bestiaire. » (*Les Damnés de la Terre* (1961), premier chapitre)

Est-il utile de rappeler que les derniers condamnés à mort algériens, « rebelles pris les armes à la main », par le Tribunal militaire de Constantine et d'Alger, le sont les 2 et 9 mars 1962.

Les accords d'Evian sont en pleine négociation et seront signés le 18 mars.

La libération est désormais, Fanon le sait, une condition indispensable à une désaliénation. Dans cette réflexion sur la violence de la domination et ses effets pervers, Fanon a montré combien la disparition de la colonisation était seule à même d'assurer un rééquilibrage des échanges entre les peuples car le statut colonial verrouille l'échange quelle que soit la bonne volonté des partenaires. On peut en avoir un écho tangible dans la conclusion de son intervention au Congrès de 1956 à la Sorbonne, « Racisme et culture », où il écrit :

« La culture spasmée et rigide de l'occupant, libérée, s'ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s'affronter, s'enrichir [...] L'universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irréversiblement le statut colonial. »

Cette affirmation est à mettre en relation avec la conclusion des *Damnés de la terre* et avec la volonté de désaliénation des acteurs de ces cultures en présence, colonisés et colonisateurs. Seulement alors peut se définir un nouvel humanisme. C'est pour cela qu'il est absurde de limiter la conclusion des *Damnés de la terre* à une charge contre l'Europe, contresens que bien des lecteurs malveillants font, s'étant arrêtés sans doute plus à la préface de Sartre qu'à l'écrit de Fanon.

On comprend alors que l'essai de 1959, *L'An V de la révolution algérienne*, n'est pas de circonstance et de simple propagande. Entre 1952 et 1959, il y a eu des bouleversements inouïs et des choix irréversibles dans la vie et la pensée de Fanon. Le « Je » aux prises avec les contradictions de son monde, s'est retrouvé dans le monde brutalement colonial de l'Algérie au moment même où s'enclenche la lutte de libération. *L'An V* est écrit entre 1956 et 1958. Cette fois –les deux communications faites aux Congrès des écrivains et artistes noirs de 1956 et 1959 et les lettres à Lacoste et à un Français en sont complémentaires –, Fanon n'a plus de tiraillement tragique : il a choisi. Le « je » de *Peau noire masques blancs* devient un « nous », le « nous » des Algériens auxquels Fanon s'est intégré. Collaborateur parallèlement à *El Moudjahid*, il parle au nom des siens, les Algériens, les colonisés en lutte pour détruire l'ordre colonial. Il n'est pas indifférent de savoir que *L'An V* aurait pu aussi avoir pour titre, *Réalité d'une nation*. A une histoire de domination par la colonisation et l'esclavage s'est substituée une histoire de libération nationale. Mais déjà se perçoit la

recherche de quelque chose de plus universel dont la lutte algérienne est le blason. *Les Damnés de la terre* sont l'ultime étape à laquelle est parvenue Fanon, celle de la construction d'une libération tri-continentale : le « nous Algériens » devient un « nous, camarades » des trois continents.

## **Une pensée moderne et actuelle**

Nous pouvons mettre en valeur les pivots de cette pensée moderne et actuelle par trois mots : désaliénation, libération et internationalisation. Prenons quelques citations qui nous montreront l'actualité de cette pensée :

► Découvrir la solidarité entre dominés pour faire front ensemble et non se régler des comptes entre soi :

\* « La première chose que l'indigène apprend, c'est à rester à sa place, à ne pas dépasser les limites; c'est pourquoi les rêves de l'indigène sont des rêves musculaires, des rêves d'action, des rêves agressifs. Je rêve que je saute, que je nage, que je cours, que je grimpe. Je rêve que j'éclate de rire, que je franchis le fleuve d'une enjambée, que je suis poursuivi par une meute de voitures qui ne me rattrapent jamais. Pendant la colonisation, le colonisé n'arrête pas de se libérer entre neuf heures du soir et six heures du matin. Cette agressivité sédimentée dans ses muscles, le colonisé va d'abord la manifester contre les siens. C'est la période où les nègres se bouffent entre eux et où les policiers, les juges d'instruction ne savent plus où donner de la tête devant l'étonnante criminalité nord-africaine. » (*Les Damnés de la Terre* (1961), éd. La Découverte poche, 2002, p. 53-54)

► Saisir où le bât blesse et comment la richesse est accumulée :

\* « Les nations européennes se vantent dans l'opulence la plus ostentatoire. Cette opulence européenne est littéralement scandaleuse car elle a été bâtie sur le dos des esclaves, elle s'est nourrie du sang des esclaves, elle vient en droite ligne du sol et du sous-sol de ce monde sous-développé. Le bien-être et le progrès de l'Europe ont été bâtis avec la sueur et les cadavres des Nègres, des Arabes, des Indiens et des Jaunes. Cela nous décidons de ne plus l'oublier. » (*Les Damnés de la Terre* (1961), éd. La Découverte poche, 2002, p. 94)

► Remettre à sa juste mesure et dans son contexte, l'analyse de la violence coloniale que propose Fanon, en 1960 alors que la guerre d'Algérie est dans une de ses phases les plus meurtrières et donc en finir avec des clichés qui ont la vie dure comme celui de Fanon, « théoricien » de la violence. Il a décrit avec une lucidité extrême l'espace colonial avec ses coupures entre deux mondes que l'on peut retrouver ici dans d'autres situations de domination et d'exclusion.

\*« La violence qui a présidé à l'arrangement du monde colonial, qui a rythmé inlassablement la destruction des formes sociales indigènes, démolit sans restrictions les systèmes de références de l'économie, les modes d'apparence, d'habillement, sera revendiquée et assumée par le colonisé au moment où, décidant d'être l'histoire en actes, la masse colonisée s'engouffrera dans les villes interdites. »

La question n'est pas de « faire la part des choses » entre un bon et un mauvais colonialisme mais d'appréhender l'ampleur d'un phénomène d'agression et de violence. Mais Fanon n'en reste pas là. S'immobiliser dans cette protestation continentale mène à l'impasse. Il est nécessaire de dépasser cette étape pour lutter pour l'émergence de cultures nationales qui ne peuvent s'affirmer qu'avec la nation et seules des nations libres et indépendantes peuvent inventer un internationalisme qui jamais n'oublie l'homme.

► Ne pas faire le « bien » des peuples sans leur consentement :

« Si la construction d'un pont ne doit pas enrichir la conscience de ceux qui y travaillent, que le pont ne soit pas construit, que les citoyens continuent à traverser le fleuve à la nage ou par bac. Le pont ne doit pas être parachuté, il ne doit pas être imposé par un *deus ex machina* au panorama social, mais il doit au contraire sortir des muscles et du cerveau des citoyens. Et, certes, il faudra peut-être des ingénieurs et des architectes, quelque fois entièrement étrangers, mais les responsables locaux du parti doivent être présents pour que la technique s'infilte dans le désert cérébral du citoyen, pour que le pont dans ses détails et dans son ensemble soit repris, conçu et assumé. Il faut que le citoyen s'approprie le pont. Alors seulement tout est possible. » (*Les Damnés de la terre*, 1961, p. 190. éd. La Découverte-Poche, 2002)

Oui, Fanon est actuel et on doit lui redonner sa place dans l'Histoire des idées au XX<sup>e</sup>s. dont les idées de décolonisation/ résistance/ nouvel humanisme.

Ses écrits ne peuvent être considérés comme formant un système clos et ne sont pas un manuel de certitudes. Fanon questionne, s'interroge, avance des propositions. Appuyant cette affirmation d'absence de système mais d'un dispositif ouvert par/dans les textes, Michel Giraud est revenu sur cette question essentielle au Colloque de Brazzaville en 1984 : « La plupart des analyses fanoniennes restent ouvertes, se terminent sur des questions non résolues. C'est précisément en cela, parce que l'œuvre de Fanon ne constitue pas un système (c'est-à-dire un ensemble parfaitement clos de propositions), qu'il n'existe pas – selon nous – de théorie fanonienne à proprement parler. Loin d'être une carence, cette caractéristique de la pensée de Fanon nous paraît en garantir la richesse. C'est en effet l'absence d'esprit de système qui lui permet de rendre compte, avec tant de force, des contradictions de la réalité sociale, selon une logique qui n'est pas celle du dogmatisme mais [...] celle de 'l'interpellation'. »

Un bel exemple du nouvel humanisme qu'il propose peut être donné à travers les pages qu'il a consacrées à la torture et qui ne sont quasiment jamais citées chez les historiens travaillant sur la guerre de libération algérienne, à rappeler l'année des 50 ans de l'indépendance de l'Algérie. Il faut lire pour cela les « cas » du chapitre V des *Damnés*, « Guerre coloniale et troubles mentaux ». Dans sa courte vie, l'obsession de Fanon a été de traquer l'aliénation dans toutes ses dimensions et qu'il n'a cessé d'être à l'écoute de la maladie mentale. Pour lui, deux attitudes étaient laissées au colonisé : « la pétrification soumise » ou « la violence ». Face aux névroses de guerre et particulièrement aux troubles profonds engendrés par la torture, Fanon cherchait à inventer des dispositifs de reconstruction en tenant compte du somatique, du psychique, de l'histoire et de la société. Il fallait sortir l'individu de la répression. Il écrit, au début de son chapitre :

« Nous aurons à panser des années encore les plaies multiples et quelquefois indélébiles faites à nos peuples par le déferlement colonialiste.

L'impérialisme qui aujourd'hui se bat contre une authentique libération des hommes, abandonne çà et là des germes de pourriture qu'il nous faut implacablement détecter et extirper de nos terres et de nos cerveaux. [...] On trouvera peut-être inopportunes et singulièrement déplacées dans un tel livre ces notes de psychiatrie. Nous n'y pouvons strictement rien.

Il n'a pas dépendu de nous que dans cette guerre des phénomènes psychiatriques, des troubles du comportement et de la pensée aient pris de l'importance chez les acteurs de la « pacification » ou au sein de la population « pacifiée ». La vérité est que la colonisation, dans son essence, se présentait déjà comme une grande pourvoyeuse des hôpitaux psychiatriques. »

Dans la note 1 de son introduction à ce chapitre, Fanon écrit :

« Nos actes ne cessent jamais de nous poursuivre. Leur arrangement, leur mise en ordre, leur motivation, peuvent parfaitement a posteriori se trouver profondément modifiés. Ce n'est pas l'un des moindres pièges que nous tend l'Histoire et ses multiples déterminations. Mais pouvons-nous échapper au vertige ? Qui oserait prétendre que le vertige ne hante pas toute existence ? »

Tant que le racisme, la domination, l'écrasement des dominés par les dominants seront les constantes de nos espaces socio-politiques, la pensée de Fanon sera actuelle et moderne. Souhaitons qu'elle devienne objet de musée, une curiosité d'époques barbares révolues. Mais ce n'est pas pour demain ! Elle est moderne aussi par cette incitation constante à une attitude de responsabilité et de résistance et non à une expression de victimisation et de passivité. Se mettre debout, refuser la servitude et donner les moyens de le faire, ce sont les grands apports de la lecture de F. Fanon.



## BIBLIOGRAPHIE

- \**L'Actualité de F. Fanon*, Brazzaville, Paris, Karthala, 1984, actes de colloque.
- Aimé CESAIRE, « La révolte de Frantz Fanon », *Jeune Afrique*, 13 décembre 1961.
- \*Christiane CHAULET ACHOUR, Frantz Fanon l'importun, Montpellier, éd. Chèvrefeuille étoilée, 2004. Réédition, 2012. – Direction de *Frantz Fanon et l'Algérie – Mon Fanon à moi*, numéro spécial d'*Algérie Littérature/Action*, Paris, éd. Marsa, 2011 – Direction du collectif, *Frantz Fanon, figure du dépassement – Mémoires croisées sur l'esclavage*, Amiens, Encrage édition, CTF-Université de Cergy-Pontoise, 2011.
- \*Alice CHERKI, *Frantz Fanon, portrait*, Paris, Le Seuil, 2000. Réédition avec postface en 2011.
- \*François DOSSE, *Le Pari biographique*, Paris, PUF, 2011.
- \*Joby FANON, *Frantz Fanon – De la Martinique à l'Algérie et à l'Afrique*, L'Harmattan, 2004.
- \**Memorial International Frantz Fanon*, Fort-de France, 31 mars-3 avril 1982, Paris, Présence Africaine, 1984.
- \*Alain RUSCIO, « Césaire et le communisme ; les communistes et Césaire : une longue histoire » dans *Aimé Césaire à l'œuvre*, sous la d.<sup>ion</sup> de Marc Cheymol et Philippe Ollé-Laprune, éditions des Archives contemporaines, en partenariat avec l'AUF, 2010, pp. 193-202
- \*W. SAÏD, *Culture et impérialisme*, trad. française, Paris, Fayard et Le Monde diplomatique, 2000 – *Freud et le monde extra-européen*, Paris, Le Serpent à plumes, 2004.
- \**Sans Frontière*, Spécial Fanon, Février 1982, de nombreuses contributions.
- \* *Sud/Nord*, 2008, éd. Érès, Toulouse, coordination de Victor Permal, dossier consacré à F. Fanon.